

SUR MES POÈMES-PARTITIONS

C'est une longue histoire.

Tout semble avoir commencé aux alentours de mes 20 ans lorsque je consacrais le long temps de voyage en train me ramenant ou m'éloignant de ou vers mon lieu d'études à écrire des bribes de langages en écoutant le rythme régulier des roues cognant entre les rails, les grincements de frein aux arrivées en gares, les balancements grincheux des wagons et des soufflets : ces sons semblaient souffler les mots et l'émergence des phrases. Était-ce une conjugaison de signes sonores ? Était-ce à cause de « La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France » de Blaise Cendrars ? Était-ce des poèmes ferroviaires ? Nous étions au milieu des années 70 du XX^{ème} siècle.

Il y avait aussi déjà le Lettrisme à dépasser. Il y eu en plus aussi alors la rencontre avec Julien Blaine et sa revue *Doc(k)s*, il y a eu dans la foulée la découverte de maîtres extraordinaires comme Henri Chopin et Bernard Heidsieck. Ensuite apparurent les premières publications silencieuses à lire à haute voix (ne pas passer à la ligne mais sauter et faire HOP !, ne pas dire HOP ! mais « achopper ! »

Long fut encore le temps du mûrissement, de bribes en éléments, de morceaux en gestes, de performances vidéo en filmages d'attitudes...et aussi le vide, le rien que la pensée, le retour aux silences.

C'est de ces silences et des rencontres qu'ils permirent que viennent mes « poèmes-partitions » : les maîtres fondateurs ont été nommés, il fallait assumer cette filiation pour chercher le dépassement. La forme du texte est venue de la lumière du cinéma, cette immatérialité qui donne si bien corps aux choses et aux êtres : penser le théâtre d'ombres, la silhouette des lettres et des mots, parfois dans la pénombre, parfois en plein soleil, la danse de la lumière dans le clignotement du faisceau du projecteur et les saccades du défilement du film, les mots figés sur la page écrite, imprimée, le flux incessant du verbe à l'esprit et aux lèvres, penser le son et la durée des blancs dans « un coup de dés... » de Mallarmé, avoir à penser aussi l'ouverture créative du « Dau al sets » des merveilleux catalans.

Une première forme apparut qui fonctionna comme autant de tableaux bien malheureusement. Cela se concrétisa dans le courant des années 1990. Tout y était : éblouissements, rythmes, couleurs, textualités et textures...mais pas la voix, pas le son...il fallait passer à la mise au public par le corps. Là encore la confrontation aux maîtres était un obstacle. C'est à la fin des années 2000 qu'enfin arriva « *l'accident* » sous la forme d'une inondation me forçant à *partitionner* les planches initiales. Le vocabulaire informatique suggérant l'évidence : le *partitionnement* étant « *le portrait des fractions partitionnées sur un disque* ». La découpe en unités logiques, des carrés proportionnels, des rectangles aux formats cinéma (4/3, 16/9^{ème}...) constitua des séries paradigmatiques, des suites syntagmatiques d'unités de langage, une construction cohérente naissant du lotissement... La boucle était bouclée : la *partition* créait l'unité. Du « lotissement du ciel » de Cendrars à « rouge, rouge, rouge » de Chopin, des « poèmes métaphysiques » de Blaine à « tout autour de Vaduz » d'Heidsieck.

Ne restait plus qu'à « dire » ces « *poèmes-partitions* ».

Processus engagé expérimentalement sur bande magnétique dans les années 1990, en action exhaustive depuis 2010.